

REVOLUTIONNAIRE REACTIONNAIRE

L'autre jour, la nuit d'hiver tombait (cette précision est-elle utile ? déterminante ?) et je me suis entendu dire : " Il y a encore trente ans, on avait l'air révolutionnaire, aventureux, quand on ne croyait pas en Dieu, ou en une quelconque transcendance, aujourd'hui on a l'air réactionnaire, obtus, dépassé, si l'on ne se soucie point de cette transcendance, du moins de ce qui transgresse l'apparence ou la raison. "

Il est *a priori* assez sot de préférer de telles généralités ; mais j'avais énoncé cette affirmation péremptoire tel un oiseau hirsute et tombé du nid à soixante ans, je me suis surpris moi-même de penser cela comme un évidence. J'aurais pu dire, mais de façon plus banale, et comme une évidence encore plus simpliste : " Il y a cinquante ans, il apparaissait révolutionnaire de se prétendre marxiste, léniniste en diable, ou maoïste, aujourd'hui, en ce début du XXI^e siècle, ce discours aurait l'air ringard, anachronique, sinon obscène ou dangereux, et même les extrêmes gauches n'osent plus, font dans la nuance, le correct. "

Il ne s'agit pas de démontrer que ce qui était "bien" est devenu "mal", ou que le "mal" est devenu "bien". Il s'agit de se rendre compte que ce qui nous paraissait digne d'un qualificatif - "révolutionnaire", "réactionnaire" - paraît plus tard digne de l'autre qualificatif, l'inverse du premier : un peu comme lorsque, dans un miroir, on comprend qu'un autre humain en face de nous verrait à sa droite le bouton que nous voyons, nous, sur notre joue gauche ; c'est un peu compliqué, fatigant et vertigineux.

Bref, une idée, une ligne de conduite, une façon de marcher, une posture politique, n'est pas forcément en soi révolutionnaire ou réactionnaire, mais se juge ainsi, est jugée ainsi, suivant des circonstances historiques, selon une évolution des esprits, l'état des artères, des selles ou du portefeuille ; ou bien, dans les mêmes circonstances, selon les pays, le point de vue géographique, la culture, les mœurs, la couleur des arbres du paysage ou l'âge du président... Toutefois ce n'est pas uniquement un entraînement de mode, un phénomène d'air du temps - ou, alors (puisque je m'aperçois que je vais explorer des banalités, et qu'il est peut-être urgent de le faire), redisons que la mode n'est point un goût léger mais vient des profondeurs, signe des vibrations des civilisations.

Car, "révolutionnaire", "réactionnaire" - adjectifs pouvant donc être attribués à tour de rôle à des comportements semblables -, ça ne revient pas au même, pas du tout ! Il y a dans le concept de *Révolution* l'évocation d'un changement radical de cap, d'un bouleversement positif des habitudes, du remplacement d'une structure par une autre, opposée, d'une jeunesse, d'un dynamisme, d'une modernité, d'un avenir ; mais aussi une brutalité ; mais aussi un retour circulaire à son point de départ, le futur rejoignant le passé, ce qui flatte l'idée que ces désordres ne servent à rien. Il y a dans le concept de *Réaction* l'évocation négative de rester sur ses positions, de se replier, d'être passéiste, conservateur, prudent, mou ; mais aussi de s'opposer à la révolution ; mais c'est aussi une action qui, en chimie par exemple, contrebalance une autre, à la recherche d'un équilibre - ce qui introduit la notion d'une sorte de constante dialectique entre révolution et réaction, *comme deux mouvements du même geste...*

Dans les années 1970 (ne souriez pas), j'ai vécu une époque où, dans les plus profonds de mes pores, et jusqu'à l'angoisse déchirante d'une espérance merveilleuse, j'ai cru que notre monde allait radicalement changer, à l'image d'une Révolution Culturelle chinoise, qu'une classe qui n'était pas la mienne allait remplacer la mienne, que je devrais être rééduqué pour voir le monde différemment, sortir de moi-même et de mon individualité, de mon identité, avoir de nouveaux yeux et de nouvelles respirations, de nouveaux mots - et il est certain que tout ce que j'ai écrit depuis (mais dans l'abstraction ! et tout seul ! hélas ?) a été marqué par cette volonté d'être un autre : est-ce que, parce que je crois encore que *c'est possible*, je suis réactionnaire ? ou révolutionnaire ?

Peu à peu je me suis aperçu que ce balancement, où ce qui avait mine révolutionnaire prend allure réactionnaire, où ce qui était taxé de réactionnaire se voit soudain comme révolutionnaire, n'est pas une originalité de ces dernières années, se retrouve le long de l'Histoire humaine - souffle qui en bâtit le vent et les nuages. Et ce cheminement constant dans la qualification des idéaux, des manières de voter ou de s'insurger, nous permet une certaine grille, nous offre des lunettes, des microscopes ou des longues vues, pour lire cette Histoire.

Tentons de voyager sur le fil de cette dialectique *révo / réac* dans l'idée de progrès, les discours, la cuisine, les mœurs, le sentiment de précarité, la gauche et la droite, le national et l'international, par exemple... Une promenade, une flânerie, pleine d'allers et de retours, marchant sur les broussailles, bifurquant sur les sentiers, même s'ils sont déjà battus. Tentons de nous regarder nous-mêmes dans ce ballet, un pas de côté, un pas de l'autre, tantôt révolutionnaire, tantôt réactionnaire. Nous accordant - ou non - au va et vient de cette valse, assumant - ou non - le tournoiement de ce tango, dans les sauts et la relativité des points de vue, même sous l'empire lénifiant d'une probable mondialisation des pensées.

Révo / réac dans l'idée de progrès

Il y a, de nos jours (2007 après Jésus-Christ), un doute sur l'idée de progrès - c'est à dire un doute sur l'approbation agréable et partagée d'une évolution positive de l'Histoire et des manières de l'humanité.

On multiplie des efforts de bonne volonté, de l'ONU aux organismes humanitaires, l'idée de paix se déclame de plus en plus de façon forcenée ; mais les conflits se multiplient aussi - partout. Conflits économiques, religieux, ethniques... *Comme au bon vieux temps !* A tel point qu'on peut se demander si, en dépit des bonnes paroles affichées d'un christianisme ou en dépit plus tard du rêve scientifique des fins des luttes d'un certain communisme, la violence (celle, simpliste, des cours de récréation, des bagarres et des poings sur le nez, jusqu'aux armements massifs tout autant simplistes) n'est pas l'aspiration ultime, la jouissance cachée de ces singes qui se targuent d'avoir conscience d'eux-mêmes et de posséder la douce compassion pour la mort de leurs semblables. Ah ! la libre égalité des frères humains - doit-on prier pour eux ; ou voter pour eux ?

On se gargarise des avancées techniques, dans la communication, les téléphones, Internet, la biologie, le médecine et la compréhension cosmique de l'univers ; mais ces améliorations ou ces perspectives, pourtant passionnantes, sont souvent envisagées comme "effrayantes", aventureuses, sinon dangereuses à long terme - surtout quand on évoque les clones ou les modifications génétiques des organismes, on n'aime pas le futur... Peut-être l'humanité n'a-t-elle jamais aimé le futur, l'avenir, tout en tendant sans cesse le cou avec fascination vers cet inconnu. Peut-être l'humanité a-t-elle toujours eu peur de demain ; mais cette crise habituelle prend aujourd'hui des allures de maladie : il faut dire que tout va de plus en plus vite. Alors, par crainte, on en revient encore à la violence, en réaction contre ces vertiges d'un progrès incontrôlable des machines.

Y a-t-il une différence claire entre une violence révolutionnaire et une violence réactionnaire ? Quand, au nom du progrès social, vous envahissez un palais d'été, ou occupez la vaste et délicate demeure de celui qui fait fortune sur votre travail, quand vous saccagez les dorures et les vaisselles d'héritage pour en finir avec les privilèges ou l'injuste répartition des richesses, il y a chez vous une plénitude, un accord avec vous-même, une réjouissance de vengeance justifiée et bénie par le sentiment d'agir pour le bonheur de l'humanité, vers davantage de justice, d'égalité. Quand vous dirigez un avion vers de hauts immeubles habités, quand vous ne rompez pas et qu'au mépris de toute survie vous vous écrasez, vous vous tuez et vous tuez afin d'en finir avec une civilisation qui ne vous semble pas religieusement admissible, certains vous accuseront d'être réactionnaire et de vouloir revenir à une pensée archaïque où c'est un Dieu et non le peuple qui décide, et pourtant il y a chez vous la même plénitude, la même réjouissance, pour vous également justifiées et bénites par le sentiment d'agir pour le bonheur de l'humanité.

Il s'est mis à être de bon ton de se méfier des révolutions - du moins aujourd'hui en Occident, dans le "vieux Occident" -, surtout si l'on proclame à bout de haut-parleurs leur nécessité ; et même de se méfier des évolutions, quelles soient pacifistes ("ça ne tiendra pas !"), économiques ("y'aura toujours des exclus !"), scientifiques ("ça ne marchera pas !"), ou même morales ("tu parles, tricheur !")...

Sans doute, de siècles en siècles, cela fut toujours le cas. Mais on a l'impression que la question : "Ne vivait-on pas mieux *autrefois* ?" se pose de plus en plus, même chez les jeunes : oui, un doute se propage, tel un vieillissement... Et la tentation du repli, de la *réaction*, du refus, augmente. Refus de la mondialisation, par exemple ; mondialisation qui, pourtant, par beaucoup d'aspects, ne serait-ce que dans la communion du savoir, aurait représenté un espoir notable pour beaucoup au XIX^e siècle.

Ce doute sur le progrès, c'est un doute sur l'humanité : si elle n'a pas quelque divine mission, à quoi sert-elle ?

Longtemps, l'idée de progrès se signala par la victoire de la culture contre la nature : en somme, en gros, il fallait abattre les forêts anarchiques et capturer les bêtes sauvages ; supprimer ces branches humides, ces enchevêtrements dégoûtants de lianes qui faisaient tellement peur dans les moyen-âges de l'esprit, et domestiquer ces animaux dont les crocs pouvaient broyer comme un rien ces frêles êtres sans poil et pensant, nous autres ! Un monde entièrement cultivé - et à la sauce de la culture humaine - deviendrait un lieu aimable ; où il ne serait plus question des lois de la jungle. Et, d'ailleurs, ni les plantes sauvages ni les lions ou les loups n'avaient d'âme, on le sait. Et puis, vers le début du siècle dernier (n'oublions pas que nous sommes déjà au XXI^e siècle), une inquiétude vint sur le statut de la nature et le romantisme des forêts infinies : le progrès consisterait-il à les balayer ? Arriva alors l'intuition que culture et nature étaient liées - l'humain tombait de l'arbre et procédait du singe -, que les bêtes inférieures n'étaient point trop inférieures, et qu'il ne fallait pas scier la branche... Un réchauffement programmé et une couche d'ozone industriellement et criminellement craquelée achevèrent la démonstration : la nature gouvernait la culture, au diable l'industrie criminelle ! De charitables âmes politiques, soucieuses de leurs intérêts d'abord, et des intérêts des peuples ensuite, prêchèrent un équilibre, des nuances, des quotas, et tout, et tout. Mais émerge chez certains esprits la vision plus radicale d'une *régression*, d'une réaction définitive - qui ira du retour romanesque à la nature (quitte à être des mammifères voraces qui se déchirent pour obtenir des marchés sur les pinces à épiler, vivons sous les arbres, auprès des racines, devenons de vrais animaux, qui ont au moins la pureté de devoir tuer pour vivre) jusqu'à un refus encore plus radical et suicidaire : l'humain est un parasite pollueur, un salaud hypocrite, il n'a rien à foutre sur terre, adieu toute civilisation... ! La fascination pour le bon sauvage inculte nous accompagne, depuis un Paradis perdu. Où sont nos révolutions pour un monde futur et meilleur, mais un monde humain, bien qu'"autrement" humain, pour un avenir à créer, toujours à créer, avec l'Espoir comme l'éternelle attente d'un Messie ?

C'est bien plus profond qu'un désenchantement, qu'une désillusion.

Quittons le tracas des arbres, le magnifique parfum de l'écologie - devenue donc notre premier souci, dans son *devoir de réaction*, dans son évidente obligation de se méfier de tout progrès, du moins le contrôler, ne serait-ce que pour éviter l'obligation de détruire l'humanité conquérante -, quittons les champs et revenons à la ville... Le problème de son mariage équilibré avec le sol, sa nature cultivée, aurait dû être au centre de son architecture. Inutile de développer que ce ne fut pas le cas. Au delà-même des ressentiments causés par les unions ratées des diverses croyances et manières de vivre, les constructions urbaines de la culture humaine ont engendré une haine. Une haine, comme une régression violente, une *réaction* tout autant radicale que de vouloir détruire ce salaud d'être humain ; mais qui, elle, ne demeure plus dans les spéculations de la pensée. Une haine justement impensée : le besoin gratuit de détruire. Encore une fois, le retour de la violence en tant que violence - c'est à dire point définie par une volonté, une tactique, une stratégie, ce fameux espoir d'un monde meilleur, non : une violence qui, encore une fois, laisserait signifier qu'elle est le moteur secret des singes debout. Ce n'est même pas pour se nourrir : on tue des voitures, on les brûle, on tue des écoles, on saccage des supermarchés... Bref, on tue les signes d'une civilisation, mais point pour la remplacer, ou pour un certain idéal : par simple désœuvrement, par pur dégoût.

Vous sentez un chaos primitif dans vos bras, dans la course de vos jambes, vous sentez que vous êtes inutile à la vie, que vous n'arriverez jamais à rien, alors il ne vous reste plus qu'à envoyer des pierres dans les vitrines, jeter des barres de fer, de l'essence enflammée, contre les flics, gardiens d'une existence qui vous refuse, et vous traiteriez de vieux con réac celui qui vous jugerait réactionnaire !

Bien sûr, ensuite, on vous donnera de bonnes raisons, et les intérêts des partisans de quelques gouvernants de circonstances y trouveront leurs comptes, leurs explications, l'occasion de parader aux journaux télévisés. Mais, d'abord, avant toute vraie ou fausse raison, il y a eu ce désir enfantin de casser. Comme pour faire le vide, sans futur possible ; cet avenir encore plus terrifiant qu'une voiture ou un magasin de jouet qui flambe, dans la nuit, magnifique crépuscule des dieux filmé en direct, sur cette petite planète perdue au milieu des galaxies.

Nous vivons dans une société de réaction, du moins, je le répète, en ce "vieil Occident"... Et nous accusons l'Orient d'être réactionnaire.

Révo / réac dans la bouche - la langue et la cuisine

En ce monde plutôt en repli, en réaction, le terme *révolution* reste toutefois sur toutes les bouches - comme si on voulait en évacuer la force et le danger en le répétant à toutes les sauces.

On se gargarise d'une "révolution technologique" - en fait, elle ne concerne qu'une nouvelle manière de transporter plus rapidement l'écrit (les Mail) ou de communiquer immédiatement des données (Internet). Admettons que ces nouveautés techniques soient autant productrices d'effets et de perspectives sur les civilisations que l'invention de l'imprimerie, admettons que la pratique quotidienne du virtuel et de l'immatérialité des supports (quel charabia ! qui laisse en bouche quelque chose de métallique) modifie peu à peu de façon spectaculaire notre relation à la vie, aux objets, aux rencontres, en laissant planer une question sur la solidité du réel, cette "révolution" serait bien différente que celles envisagées depuis des siècles - et qui supposaient un *renversement* dans la réalité sociale et économique ; et non un bouleversement de l'idée que l'on se fait de la réalité, glissant vers une "abstraction du concret", une "fiction généralisée" de l'information et de la représentation du monde.

Pourtant, on se gargarise. Et quand on demeure prudent sur l'emploi du mot révolution, trop attaché à des systèmes proprement politiques et économiques, on fait frétille le mot "nouveauté" à toutes les cuissons. A défaut d'être "autrement", à défaut de "changer profondément", à défaut donc de révolution, on est "nouveau". Et on achète des objets nouveaux. Au bout d'une an, ces objets devenant obsolètes, on achète la nouvelle nouveauté. Et, quand si souvent l'air ambiant nous rend prudent sur les beautés du progrès, cependant il faut être nouveau ; et quand, partout dans les civilisations de notre planète (sauf peut-être en Chine et en Inde), on se plaît à penser que nos mères et nos pères vivaient mieux que nous, néanmoins c'est avec un plaisir pervers que nous vantons, mois après mois, les mérites des "nouvelles générations"...

La surenchère de la nouveauté consiste à l'accoler à une idée du temps qui efface et remplace : ordinateur de la nouvelle génération, haut-débats de la nouvelle génération, téléviseurs de la nouvelle génération, porte-bouteilles ou pinces à sucre de la nouvelle génération. On a tout dit de notre monde, si l'on épingle son amour des nouvelles générations, porté non sur des êtres ou des manières de vivre nouvelles, mais sur des *objets*. La nostalgie d'une révolution - qui occupe autant les esprits que la méfiance devant tout changement ou que la réaction de repli devant tout futur inconnu - se manifeste à mille feux quand on l'applique à des objets usuels ; qui doivent changer, eux, à notre place ! Ainsi s'est déshumanisé le concept de révolution : appliqué aux techniques et non à nous, les vivants, qui demeurerions timides et prudents. Ou qui laisserions ces machines nous changer, en douce, à notre insu, sans faire effort, sans se faire mal, sans qu'on s'en aperçoive.

Et puis, surtout, nouveauté, révolution, ça reste des mots, et on se dit que les mots ne mangent pas de pain...

Alors, puisque nous sommes en bouche, parlons, après la langue, de nourriture : au fond, la seule chose importante, se nourrir, demandez aux lionnes qui chassent la gazelle qui broute les herbes qui pompent la terre. Et c'est en cuisine que, durant la deuxième moitié du siècle dernier - justement quand l'idée de révolution devenait politiquement douteuse -, le concept de nouveauté fut sur toutes les lèvres, de façon encore plus insidieuse que pour les technologies. Bien plus que les nouveaux philosophes, la *nouvelle cuisine* occupa les esprits, caressant les estomacs de subtilités. Très paradoxalement : en effet, dans nos lieux communs, la cuisine n'est-elle pas le lieu-même de la tradition, celle de la mère, et ne rechercherait-on point sans cesse son enfance, en mangeant ? N'est-ce pas, en somme, le lieu-même du repli, où la nouveauté ne saurait être de mise ?

Si depuis des siècles la cuisine était devenue une création, offrant des théories et des préceptes, lié à la fois à la médecine et à la manifestation de l'opulence - surtout en Chine et sur les traces méditerranéennes de l'Empire romain -, les audaces et les inventions restaient unies à ces traditions, que bouscula dans les années 1960 en France puis en Europe cette nouvelle cuisine, s'internationalisant et puisant dans les coutumes d'Extrême-Orient. Révolution ? *A l'analyse, la cuisine est l'exemple parfait de la dialectique promise entre révolution et réaction.*

Car, s'il y eut une "révolution" de la nouvelle cuisine, elle fut d'abord une réaction - oui, bien au sens à la fois de critique *et* de retour en arrière. Une réaction "positive", "progressiste", contre les ragoûts de la cuisine bourgeoise issue de la Révolution de 1789 (le plat costaud, envahissant, les sauces, les morceaux nourrissants et peu onéreux) ; et en même temps une réaction "réactionnaire", pour en revenir aux conceptions de la cuisine aristocratique (petits plats nombreux et légers, sophistication du goût et de la présentation, exotisme, cherté des mets, finesses et raretés). Et quand la cuisson signifie le feu de la civilisation, le mi-cuit-mi-cru de la nouvelle cuisine imposa une régression "naturelle", sinon un rejet du bouilli indescriptible et indémaillable de la culture humaine. Ce mouvement fut une affaire de mâles, de mâles "crus" ; contre la tradition des dames et donc contre la mère - comme par hasard à une époque où la femme devenait l'"avenir de l'homme". Si depuis des siècles la "grande" cuisine était l'apanage des messieurs, la nouveauté de la nouvelle cuisine accentua ce caractère masculin de la préparation des plats considérée comme un "art", au mépris des ratatouilles trop cuites, trop civilisées, trop aimables, trop familiales, bref féminines et vulgaires - il fallait bien que le mâle, contesté dans ses us et son phallus, serve à quelque chose.

Vers la fin de ce siècle dernier, cette dialectique culinaire s'affola encore. Un autre courant de réaction privilégia cette idée de renaissance, de redécouverte de l'"antique" : le *retour* aux produits "vrais" ; retrouver nos anciens radis, nos vieilles tomates, et les veaux oubliés, et les canards des fermes ancestrales, élevés en plein air et nourris de bon grain, afin de lutter contre l'ivraie industrielle des poulets en batterie, des légumes calibrés des hypermarchés, l'aseptisation du palais dans les cantines, la pauvreté graisseuse et forcément nord-américaine des fast-food. Et le "bio" est la quintessence citoyenne et radieuse de cette réaction, la bonne conscience de ce... "conservatisme" !

Mais encore un autre courant, au début de notre siècle, privilégia, lui, l'idée de révolution, de modification profonde - de recherche obstinée du futur, comme il y a une recherche obstinée du temps perdu : la cuisine dite moléculaire. Il s'agit (et c'est la métaphore-même de toute révolution, au sens... classique du terme !) de "déstructurer" pire que chez Derrida les particules des aliments, pour les modifier, leur donner d'autres goûts, d'autres consistances, d'autres formes ; et les servir dans des sortes d'éprouvettes. Vous êtes un cuisinier, au diable donc ! les cuisinières, mais vous n'avez plus du tout la bouille un peu juteuse et terrienne des chefs d'antan, vous êtes le dernier des révolutionnaires, vous êtes un scientifique, vous êtes aussi un homme d'affaire, vous avez une tête de cadre de chez Microsoft, et même d'un cadre "moderne", avec une écharpe ou un chapeau bohèmes, et vous êtes le maître des saveurs, vous connaissez du bout de la langue le coup en bouche que donnera la pincée de gingembre, le doigt de curcuma ou de ces plantes d'anciennes collines dont vous seul possédez le nom, et vous savez doser, reconnaître le parfum de poudre d'or au creux d'un chou qui ne sera plus jamais braisé...

Quand je dis que j'aime cette "néo-cuisine", on me traite de snob. Tant, justement, le désir de révolution - dans sa violence aux traditions - paraît une snobisme de nantis, une posture mondaine, aujourd'hui, même si l'on brandit avec passion les flammes des injustices et des exclus ! Un esthétisme, en somme : quand, justement, la présentation et la sculpture des plats (y compris dans le service ces dessins abstraits de fines lignes de sauce sur les bords des assiettes carrées) sont la cerise sur le néo-gâteau de ces cuisines nouvelles, où l'oeil doit autant se régaler.

Finalement, l'évolution récente de l'art culinaire, mieux encore que les mots de bouches, nous dit tout, même de façon allégorique, sur notre position complexe devant les pulsions de réaction et de révolution ; sur leurs mécanismes. Nous nous apercevons que, s'il y a révolte, désir de bouleversement, ce n'est plus un peuple de faucilles et de marteaux qui prendrait la forteresse du pouvoir - du moins, je le répète, dans l'Occident démocratique -, mais une modification de molécules ou une application de techniques de plus en plus élaborées, des expériences scientifiques qui nous déshumaniseraient, ou qui nous débêtifieraient, et qui toucheraient même au plus intouchable, jusqu'au souvenir du plaisir sans cesse refoulé et recherché du lait du sein maternel.

Et la terreur n'est plus le couteau entre les dents, mais l'éprouvette du cuisinier fou qui risque d'exploser, un grand soir.

